

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Profession Témoign

Guy Cloutier

Number 19, June–July–August 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20317ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Cloutier, G. (1985). Profession : témoin. *Nuit blanche*, (19), 4–5.



PROFESSION: TÉMOIN

Si on a beaucoup parlé de l'institution littéraire au Québec, suivant en cela une mode importée depuis Paris, et en oubliant que nos institutions littéraires n'avaient souvent d'institution que le nom, nous n'avons à peu près jamais abordé le phénomène de l'institution critique. C'est dans cette perspective que *Nuit Blanche* a demandé à François Hébert de nous parler de sa pratique de critique.

Nuit Blanche. — Vous pratiquez la polémique, vous la suscitez, et comme vous intervenez dans un journal qui a trouvé dans la polémique une stratégie de vente, on pourrait croire qu'il s'agit là d'un choix délibéré, voire même concerté?

François Hébert. — Il ne faudrait pas croire que je fais de la polémique pour le plaisir de faire de la polémique. Ce serait absurde. Mais la littérature, il ne faut pas l'oublier, c'est une affaire de passion(s). Quand un lecteur aime un livre, il éprouve le désir de le faire partager aux autres. En ce sens, j'essaie simplement de rendre compte de ma lecture. Bien sûr, quand j'éprouve un vif plaisir ou un vif déplaisir, cela peut prendre des accents polémiques, mais ce n'est pas ce que je recherche. Au fond, je l'avoue, c'est assez naïf. Je ne sais pas à l'avance que je vais ressentir. Il s'agit d'une nouvelle aventure à chaque fois. Et j'essaie de retrouver en moi les enjeux qui se sont joués ou ne se sont pas joués, le plaisir que j'ai ressenti ou le déplaisir. Il ne faut pas oublier que le critique est esclave du livre dont il parle. Et comme il parle au nom des autres et qu'il est donc une sorte de juge, sa position n'est pas toujours facile à assumer.

N.B. — Parlons-en donc du pouvoir. Vous êtes le type même de l'intellectuel: professeur à l'université,

ancien directeur littéraire dans une maison d'édition, directeur de la revue Liberté, romancier, critique littéraire au Devoir...

F.H. — Je reconnais exercer un certain pouvoir dans l'institution littéraire. Mais il ne faut pas exagérer ce pouvoir. Il y a beaucoup d'autres facteurs qui interviennent dans le destin d'un livre. Par exemple, le critique n'a pas un pouvoir direct sur les ventes d'un livre.

N.B. — On a l'impression que, depuis la crise, la réflexion critique a remplacé dans les journaux et dans certaines revues, dont *Liberté*, la réflexion sur les oeuvres elles-mêmes et sans que ce glissement ne soit jamais interrogé?

F.H. — On est dans une société où la critique joue un rôle très important. On assiste même à une survalorisation de la critique. Il est donc normal que cela se reflète partout.

N.B. — Mais vous en profitez largement de cette survalorisation. Cela vous permet de jouer votre rôle d'iconoclaste.

F.H. — On vit dans un monde d'images. On est saturé d'images. Alors, parfois, j'ai envie de réagir... On a tellement tendance ici à se garer facilement.

N.B. — Et c'est pour cette raison que vous prenez plaisir à vous attaquer à certaines «figures» du monde littéraire. Comme si vous trouviez amusant de secouer le socle sous les statues?

F.H. — C'est pour ça que je dis que mon pouvoir n'est pas très grand. Si le socle de l'oeuvre tient bon, même si je m'échine à l'attaquer, je n'y pourrai rien. Finalement, c'est toujours l'oeuvre qui décide. On ne peut déterminer, de façon absolue, ce qui

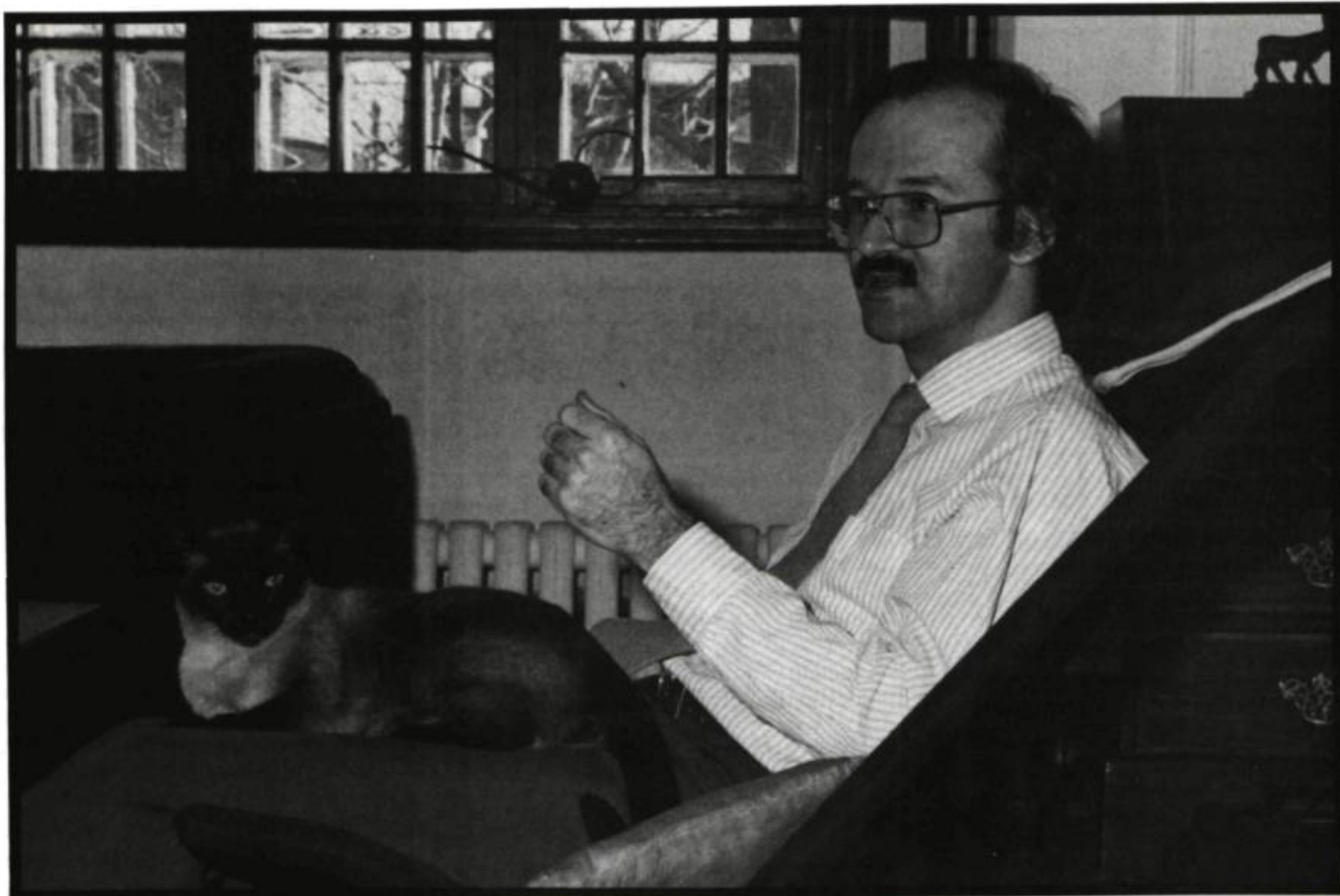
est bon et ce qui ne l'est pas. Toute l'histoire de la littérature nous le confirme. C'est le temps qui tranche. La littérature, c'est une ouverture libre, indépendante, irréductible vers l'inconnu. Il faut se méfier des mouvements de foule. Les gens qui se sont réclamés d'une certaine modernité, par exemple, devraient relire Baudelaire. C'est la même chose pour le féminisme. Il ne faut pas mélanger la cause du féminisme et la littérature. Que des femmes publient des livres, c'est souhaitable, mais si on ne fait que publier que des livres dont le thème est le féminisme, cela tourne dangereusement en rond. Cela peut donner parfois quelque chose de bon, mais, comme postulat, c'est faible. Il n'y a jamais de décisions préalables en littérature. Peut-on imaginer un romancier se dire: «Je suis en train d'écrire un roman québécois». Est-ce que Malraux écrivait des romans «français»? Évidemment, après coup, les universitaires et les critiques accourent... Mais l'essentiel n'est pas là.

N.B. — Et vous comment vivez-vous le ménage entre le critique et l'écrivain?

F.H. — C'est curieux, parce qu'on pourrait croire que je serais plus sensible aux livres qui ressemblent aux miens... sans doute, mais c'est très paradoxal... Par exemple, il m'arrive de trouver dans des romans des défauts qui sont présents dans mes livres. Ça joue dans tous les cas... Ce n'est pas si simple à analyser.

N.B. — Mais le fait d'être vous-même un écrivain vous permet une lecture plus intérieure du livre, plus sensible au projet de l'écrivain?

F.H. — Un critique est seul devant un texte et devant sa lecture. Les intentions de l'auteur, il peut les supposer à partir de ce qu'il lui a donné,



François Hébert

mais il ne peut pas aller plus loin. Le livre n'est pas fait pour autre chose: permettre une communication, une communion. Un livre, c'est une proposition faite à quelqu'un. C'est une agence de rencontre, mais qui ne propose que des «blind date» entre adultes consentants.

N.B. — Mais la critique, c'est aussi une activité d'écriture. C'est aussi une sorte de «blind date»: on ne peut pas toujours prévoir comment ça va se dérouler?

F.H. — Je fais mon «mea culpa». Parfois, j'en mets trop. J'ai tendance à parler par images... Mais, c'est sûr qu'il faut faire attention. Le critique ne doit pas construire une oeuvre sur le dos de celle qu'il critique. Il faut une certaine humilité. De la même façon qu'un lecteur doit s'immerger complètement dans le livre, le critique doit être un serviteur du texte. Il est vrai que je suis assez exigeant. Mais, finalement, le degré de sévérité de chacun importe peu. L'important, c'est de ne pas prétendre que «tout est bon» sous prétexte que la littérature québécoise est fragile et qu'il faut la défendre à tout

prix. Si elle existe vraiment, elle sera assez forte pour subir les assauts des petits iconoclastes comme moi. Ce n'est pas en la glorifiant artificiellement qu'on va la défendre. Les gens ne sont pas dupes... La littérature, ce n'est pas uniquement des chapelles. Il y a les Herbes Rouges, bien sûr, mais aussi H. Aquin, Y. Thériault, G. Roy. Mais, on ne les lit pas parce qu'ils sont québécois, mais parce qu'ils sont bons. La «positive action», ça ne marche pas pour la littérature. Ceci dit, là où on doit la défendre, c'est contre tout ce qui grignote la place qu'on lui accorde dans nos institutions. Mais, si son destin est de disparaître, on ne la maintiendra pas artificiellement.

N.B. — Mais puisque les lieux où on peut encore parler des livres sont si rares, pourquoi ne pas parler que des livres qui vous rejoignent, qui vous touchent, des livres que vous aimez?

F.H. — Il est important que les institutions affirment, par la présence d'une chronique régulière, qu'elles soutiennent la littérature. Il est donc très important que cette chronique soit régulière. Or, en parlant de deux

romans par semaine, je couvre à peu près toute la production. Si je n'avais parlé que des romans qui m'ont emballé cette année, je n'aurais parlé que de deux ou trois livres. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un travail d'information. Il faut rendre compte de ce qui se passe. Et puis, les lecteurs finissent par savoir à qui ils ont affaire. Certains choisissent peut-être de lire certains romans précisément parce que j'en ai fait une mauvaise critique. Mais, encore une fois, «je suis le témoin d'une lecture», comme le disait Valéry. J'essaie de voir la littérature comme un lieu du possible, un lieu multiple. Et j'attends de l'auteur qu'il soit à la hauteur de son projet, que la forme soit à la hauteur du fond et inversement. Je m'attends qu'il soit flamboyant, flambant, gratifiant, sanglant. Chaque auteur, chaque livre a son propre projet. Tu es toujours dans l'inédit, dans le possible. Dans l'éternel inédit. Il n'y a pas de vraie littérature sans couverture, s'il n'y a pas d'envol vers l'inédit. La critique ne fait que proposer au lecteur une balise pour l'aider à se retrouver dans ces chemins de l'inédit. ■